

CHARLES BUKOWSKI UNE VIE DE CHIEN

*Un recueil inédit de poèmes et une nouvelle biographie, signée Howard Sounes *, viennent de paraître. L'occasion rêvée de redécouvrir cet écrivain vraiment pas comme les autres.*

PAR ANTHONY PALOU

CHARLES BUKOWSKI est entré dans l'existence avec une mauvaise donne et des cartes biseautées. L'enfant n'a pas eu d'enfance. Entre les colères d'un père qui n'hésitait pas à enlever son ceinturon (« *Mon cul et l'arrière de mes cuisses étaient en permanence couverts de bleus et de traces de coups. La nuit, je devais dormir sur le ventre à cause de la douleur.* ») et une mère qui la bouclait, le lâchant ostensiblement, entre la dyslexie et une acné vulgaris qui couvrait de furoncles son visage et son corps, on ne peut pas dire que les dieux se penchèrent sur le berceau du petit Henry Charles Bukowski Jr. C'est à Andernach le 16 août 1920 que Charles – Hank pour les intimes – vit le jour. Jeune GI, son père, Américain d'origine allemande, était en garnison dans cette ville de Rhénanie quand il rencontra la Teutonne Katherine, sa future épouse, qui le suivra en Californie. Los Angeles sera dès lors inséparable de la vie et l'œuvre de Charles Bukowski. La crasse et le désordre urbain, l'air vicié, la saleté des trottoirs seront son décor définitif.

De son enfance pendant la dépression, peu de choses donc, si ce n'est des coups qui pleuvent comme des grêlons et le rire des camarades de classe qui se moquent de ce Quasimodo galeux. L'adolescence recluse fera de lui le marginal qu'il ne cessera d'être. Après une scolarité forcée à la très chic Los Angeles High School – son père sadique avait des goûts de snob –, où il obtient l'équivalent américain de notre baccalauréat, Hank pense vaguement à une carrière de journaliste. Il « croit » être un écrivain, sachant bien qu'on ne sait jamais si on l'est vraiment.

Il se fait mettre dehors de chez lui après avoir mis son père, arroseur arrosé, KO. Jeune, affamé, ivrogne : voilà Hank à 20 ans qui décide de traverser les États-Unis pour voir à quoi ça ressemble. La Nouvelle-Orléans, Saint Louis, El Paso, New York, Atlanta, Philadelphie, puis retour à la case départ. Il n'attend rien de personne dans les chambres miteuses des hôtels borgnes où il écoute le passage du temps.

L'habitude systématique de boire s'installe dès cette époque, naturellement. La pituite deviendra sa prière du matin. La bière de mauvaise qualité et la bibliothèque municipale Downtown : ses deux points cardinaux. À la bibliothèque, il découvre des livres sur la géologie, la chirurgie, Knut Hamsun, Hemingway, Dostoïevski et surtout John Fante : « *Fante allait toute ma vie m'influencer dans mon travail* », écrira-t-il dans une préface à *Demande à la poussière*. En 1941, il a 21 ans. Le psychiatre de l'armée ne veut pas d'un type comme lui pour faire la guerre.

Les filles ? Il les regarde de loin. Sa laideur est d'ores et déjà légendaire ; paradoxalement, elle deviendra son principal atout. Lorsqu'il sera célèbre, les femmes tomberont comme des

mouches sous le charme de sa virilité avinée, ce qui n'arrangera pas sa misogynie naturelle. Tout est venu trop tard pour lui : le succès, l'agent, le sexe. Il a 27 ans lorsqu'il rencontre sa première petite amie. Il n'avait auparavant couché qu'une seule fois avec une femme, trois ans plus tôt, une prostituée de 140 kg poids net. Il vivra dix ans de manière irrégulière avec une certaine Jane Cooker Baker, une fille de médecin d'une décennie son aînée. Elle deviendra une sorte de muse, lui inspirera le recueil de poèmes *Les jours s'en vont comme des chevaux sauvages dans les collines* (1) (publié aux États-Unis en 1969), le personnage de Betty du *Postier*, la Laura de *Factotum*, et le personnage de Wanda dans *Barfly*, interprété au cinéma par Faye Dunaway. Jane siffle de telles quantités de bière qu'on la croit enceinte avec son ventre ballonné de houblon. Leurs différents voisins se plaignent de leurs scènes de ménage d'ivrognes. *L'amour est un chien de l'enfer*, splendide titre d'un de ses recueils de poèmes résume sa pensée désabusée. Jane meurt d'un cancer début 1962.

La biographie d'Howard Sounes fourmille d'anecdotes sur cette période glauque (mais la plus intéressante) de vaches maigres où les gueules de bois phénoménales se succèdent. Buk écume les « petits boulots de merde » et échoue au centre de tri postal d'Oakwood. Il démissionnera au bout de deux ans. Entre-temps, une petite revue texane publie quelques-uns de ses poèmes. Hank est si content qu'il demande en mariage la rédactrice en chef, Barbara Frye, qui avait la particularité d'être née avec deux vertèbres cervicales en moins ! Leur union dure deux ans. D'une courte relation avec une certaine Frances Elizabeth Dean, il devient père d'une petite fille, Marina. Il réintègre le bureau de poste. Pendant ce temps-là, les centaines de poèmes et nouvelles qu'il écrit au son d'un transistor invariablement branché sur une station de musique classique circulent dans les revues et les cercles underground. Hospitalisé pour une hémorragie liée à ses ulcères stomacaux, Hank frôle la mort. Il fera mentir son médecin qui lui interdit de boire une seule goutte d'alcool sous peine d'y passer. « *On est né dans la triste mortalité* », répétait-il, lucide. La vie de chien de Charles Bukowski prend fin en 1970 quand il quitte définitivement la poste. Son œuvre ne cessera de tirer des chèques sans provision sur cette période maudite mais si fertile de son existence. La suite n'a qu'un faible intérêt biographique : il ne va pas tarder à devenir l'écrivain culte que l'on sait, bête de foire médiatique dont le sommet du pathétique fut son passage à *Apostrophes* en 1978, où on s'amusa à souler cet « Elephant Man » des lettres américaines. Hollywood commence à s'intéresser à son cas. Retiré dans sa maison de San Pedro, entouré de Linda Lee, sa dernière femme, et de ses six chats, passé de la bière au vin, il meurt d'une leucémie, le 9 mars 1994. Il attendit la Grande Faucheuse avec flegme, précise son biographe.

Charles Bukowski fut le poète des gens ordinaires, de la matière, du sensible, de la viande. Pas question chez lui de prendre le thé à 17 heures dans des salons chics, de pérorer sur le dernier roman d'untel ou sur les migraines de la comtesse de. Chez Hank, on cause hémorroïdes, chaude-pisse et autres gracieusetés du corps. Il voulut forger une littérature débarrassée de toute convention, et le quotidien fut sa forge. Il a écrit utile, comme on construit une digue : pour se protéger. Ce porc était un raffiné ; ce pornographe, un puritain. S'il n'y a aucun lyrisme chez lui, Buk n'en est pas moins un vrai sentimental. La biographie de Sounes nous le rappelle. Ce moraliste nous aura appris une chose qu'on pourrait en gros résumer ainsi : si les parents aiment votre travail, c'est mauvais signe, mais si les flics ne sont pas loin, ça commence à être bon. A méditer. ■

* Charles Bukowski, *Une vie de fou*, Editions du Rocher, 380 p., 23 €.

Traduit de l'anglais par Thierry Beauchamp.

(1) Editions du Rocher, 240 p., 17 €. Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Thierry Beauchamp.